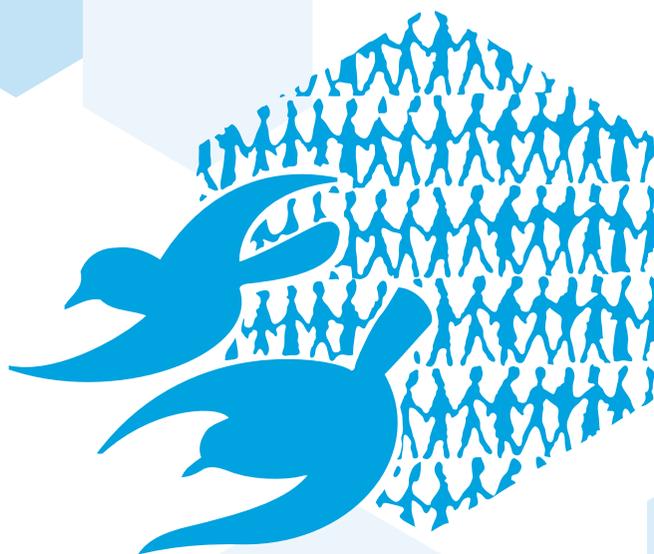


Démographie et différences

Colloque international de Montréal (7-10 juin 1988)



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE

AIDELF

Commentaire du texte de Louis Roussel

- Jacques HENRIPIN

Université de Montréal, Canada

Il est bien difficile de ne pas être convaincu par l'analyse de Louis Roussel. Elle reflète sa longue et fructueuse expérience de sociologue de la population; j'allais dire aussi : de démographe au sens plein du terme. Que faut-il entendre par là? Que la démographie, comme les autres sciences, a pour but d'interpréter le comportement des humains, et non seulement de mesurer les mouvements de la population et d'en décrire la composition, si indispensables et précieux que soient ces éléments de la démographie qu'on appelle «analyse démographique» et qu'on devrait appeler «démométrie».

La démométrie est d'une limpidité remarquable, comparée aux marécages de la démographie au sens large, de la démographie «des causes et des effets». C'est cette dernière que Louis Roussel a pratiquée avec un rare bonheur et c'est à propos d'elle surtout que se pose le problème qu'il a abordé : comment l'analyse des différences peut-elle contribuer à comprendre, expliquer, ou encore interpréter le comportement des êtres humains, pour ce qui touche à la reproduction et à la composition des populations?

On ne peut que donner raison à Louis Roussel quand il distingue les vraies et les fausses différences, quand il souligne la nécessité et la difficulté de «situer» les vraies différences, quand il dénonce la tromperie des mots qui changent de sens. Acquiesçons d'emblée à sa suggestion de comparer des «constellations de données» plutôt que des faits ponctuels et saluons l'expression suggestive qui désigne l'objectif fondamental qu'il propose : l'«hypothèse d'une raison centrale», ou encore «un modèle logique où chaque élément retentit sur les autres».

On peut toutefois se demander si ces voies royales doivent toujours être suivies; si, dans certaines circonstances, des raccourcis ne sont pas possibles tout en évitant au chercheur les traquenards simplificateurs et fallacieux. Voici un exemple : au cours des quinze ou vingt dernières années, la propension à quitter la province de Québec pour le reste du Canada a été quinze fois plus forte pour les anglophones que pour les allophones. Faut-il aller chercher ailleurs que dans la langue elle-même l'explication de ce phénomène? Faut-il vraiment, dans ce cas, une «constellation de données»? Je serais tenté de répondre «non». Mais on pourra rétorquer : il pourrait y avoir, derrière la langue, d'autres caractéristiques «qui se cachent». En principe, c'est vrai; mais quiconque connaît un peu le Québec sait qu'il n'y a pas, entre anglophones et francophones, de telles différences sociales qu'elles puissent expliquer une différence de taux d'émigration qui présente un rapport de un à quinze. Louis Roussel répondrait sans doute : «Mais elle est là, ma constellation de données : vous savez, vous, qu'il n'y a pas de grandes différences d'instruction, de composition professionnelle, de composition par sexe et âge,

de droits, etc. Quand vous tenez compte de tout cela, vous recourez, implicitement, à une constellation».

C'est vrai. Il n'y a cependant pas de prise en compte systématique, quantifiée, d'un ensemble de variables, ni de «raison centrale». Mais c'est là un cas exceptionnel qui réunit trois conditions : très forte variation du phénomène à expliquer (émigration); association à une différence de caractéristique a priori signifiante (la langue); connaissance suffisante des autres caractéristiques pertinentes permettant d'écarter, en toute vraisemblance, tout rôle important joué par l'une d'entre elles. Concédonsons que les cas de ce genre sont rares.

Peut-on aussi faire exception d'un autre type de cas? Pour l'explication des variations chronologiques, Roussel insiste sur le «toutes choses égales par ailleurs». Comment s'en assurer? Cela n'est jamais rigoureusement possible et l'on ne peut atteindre, ici comme ailleurs, que la forte présomption.

Pensons par exemple aux analyses de Patrick Festy et Roland Pressat portant sur l'effet des politiques natalistes dans quelques pays de l'Est. Ils ont, bien entendu, distingué les variations de calendrier des variations d'intensité. Est-il nécessaire, dans ce cas, d'aller plus loin? Sur un an ou deux, s'il n'y a pas eu d'événement extraordinaire, les «choses par ailleurs» n'ont probablement pas pu changer au point de perturber gravement l'effet des mesures directement liées à la fécondité (loi sur l'avortement, prestations familiales, congés de maternité, par exemple). Nous sommes ici encore en face d'un cas un peu exceptionnel : les mesures prises sont claires; l'effet attendu devrait s'observer dans les mois qui suivent. Il en va tout autrement quand il s'agit de cerner l'effet possible d'une variation du revenu, de l'attitude à l'égard du mariage ou de l'adhésion à une religion.

Il y a donc, me semble-t-il, des cas où l'on peut déroger aux règles proposées par Roussel, ou du moins les respecter d'une façon assez lâche. Cela dit, je suis bien persuadé que les avertissements qu'il nous sert, les précautions qu'il nous invite à observer, doivent être respectés dans la grande majorité des cas et certainement dès que l'écheveau des relations causales est quelque peu complexe.

L'observation de ces règles requiert de la patience, de la sensibilité et de l'imagination, ce qui est fort exigeant. Sachons gré à leur auteur, non seulement de nous les avoir exposées avec éloquence, mais aussi de nous avoir déjà donné d'aussi fructueux exemples de leur application.